

Breiz Breiz

Revue Bilingue d'Action Bretonne



- MOULLET E TI LAJAT -
MONTROULEZ

Le Numéro : 0fr. 75

Buhez Breiz

(LA VIE DE LA BRETAGNE)

Revue mensuelle d'études pour la défense des intérêts nationaux : intellectuels, économiques et artistiques de la Bretagne.

RÉDACTION :

Rédacteur en chef : Pierre Mocaër

Daniel Bernard — Léon Le Berre — Docteur Caradec — Yvon Crocq — Pol Diverrès — Maurice Duhamel — Marquis de l'Estourbeillon — Fanch Gourvil — Jules Gros — Loeiz Herrieu — Alfred Lajat — Erwan Marec — Emile Masson — Louis Nicolas — François Vallée.

La Revue est rédigée en breton et en français.

Les manuscrits ne sont pas rendus, sauf convention contraire.

L'orthographe bretonne est celle de l'*Emgleo ar Skrivagnerien* pour le breton général et celle de la grammaire Guillevic et le Goff (*tendance Dibunamb*) pour le dialecte vannetais.

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Tous les droits de reproduction, traduction et adaptation sont strictement réservés.

Il sera rendu compte de tout livre, quelle qu'en soit la langue, intéressant la Bretagne ou les pays celtiques et dont deux exemplaires auront été adressés à M. Pierre Mocaër, 33, Place du Château, Brest.

Prix du numéro : 0 fr. 75 (Etranger : 1 fr.)

Prix de l'abonnement annuel : 8 francs (Etranger : 10 francs)

Les abonnements partent du 1^{er} Janvier et du 1^{er} Juillet et sont payables d'avance.

TARIF DES ANNONCES :

1/16^e de page à l'année : 36 francs. — Pour une seule fois : 4 francs.
1/8^e de page à l'année : 60 francs. — Pour une seule fois : 8 francs.

Pour d'autres conditions on traitera à forfait. Adresser les annonces à A. LAJAT, imprimeur-gérant, 31, Rue des Fontaines, Morlaix.

Adresser tous Manuscrits, Correspondances et Mandats, à M. LAJAT, Imprimeur, Rue des Fontaines, à Morlaix.

SOMMAIRE :

Pierre Mocaër	La Langue Bretonne.
E. Masson	Héros Bretons.
Yvon Crocq	Soazic Tagnouz, gwreg ar C'hidour.
P. Diverrès	Les Médecins Gallois et la Médecine au moyen-âge.
Léon Le Berre	La Belle Poule.
François Vallée	Giziou ar Gelled koz.
Jules Gros	Dek devez e Verdun.
	Bibliographie.
	Chronique.



La Langue Bretonne

LA question de la langue bretonne entre maintenant dans une phase aigüe et il importe donc de se débarrasser des idées vagues qui la défigurent, la voilent, et la rendent inaccessible pour en dégager les éléments essentiels.

Tout d'abord, nous posons en principe que nous aimons la langue bretonne parce que c'est la nôtre ; nous ne l'avons pas choisie au berceau pas plus que n'avons choisi nos ancêtres, mais elle fait autant partie de nous-mêmes et de notre héritage national que les générations de Bretons qui nous ont précédés et se survivent en nous. C'est la langue que les Bretons ont héroïquement sauvée de l'invasion saxonne il y a treize siècles pour l'apporter en Armorique et c'est elle qui a fait de la Bretagne une patrie pour eux et non une terre d'exil. C'est l'idiome qu'ils ont façonné et adapté à leurs goûts et à leurs besoins au cours des siècles pendant lesquels la Bretagne a lutté et souffert, a tour à tour été victorieuse et vaincue, en un mot a vécu. Et c'est cette langue qui a consolé nos pères de l'abandon de leurs foyers éteints, c'est cette langue qui les a soutenus dans leurs épreuves, dans laquelle ils ont prié, ont chanté leurs joies et se sont consolés de leurs douleurs, qui a été un lien entre eux, comme elle doit l'être entre eux et nous, qui a traduit les battements de leur cœur et le fruit de leurs méditations, c'est cette langue que l'on interdit aujourd'hui dans nos écoles et que des renégats voudraient que nous laissions mourir sinon, dans le mépris, du moins dans l'indifférence !

Ce n'est point du reste pour cette seule raison sentimentale

que nos pères l'ont employé, que nous entendons défendre le breton ; nous estimons, également, en effet, que c'est une belle langue, digne d'un noble avenir et capable de devenir, si nous le voulons, un incomparable instrument d'expression pour le peuple hautement cultivé que nous aspirons à être. Evidemment son vocabulaire scientifique et moderne est pauvre, et elle est divisée en dialectes, mais cet état de notre langue n'est que l'image de l'état de notre peuple. N'a-t-on pas abandonné le breton aux gens des campagnes et toutes les langues même les plus cultivées, même les plus artificielles, comme le français, l'italien, l'allemand ou l'anglais, ne sont-elles pas divisées en dialectes bien distincts ? D'ailleurs, on a laissé jusqu'ici à ce sujet, le champ libre à des exagérations qu'il est grand temps de combattre, parce qu'elles découragent les gens de bonne volonté qui voudraient ou cultiver ou apprendre leur propre langue.

Et tout d'abord, il faut déraciner cette idée dangereuse et fausse que le breton est une langue pauvre et squelettique. Elle est au contraire riche et très maniable pour les gens qui l'emploient ; sans être difficile ou trop compliqué, son système grammatical lui permet de rendre les nuances de la pensée sans efforts et avec exactitude ; moins rigide que le français qui étouffe so- lennellement dans ses cadres étroits, le breton permet de mettre en vue et de placer dans leur ordre logique d'importance les différents éléments de la phrase. Le paysan breton dispose d'un vocabulaire relativement très étendu, plus étendu que celui du paysan français et surtout du campagnard anglais, mais il ne possède pas les termes scientifiques ou philosophiques que tous les campagnards du monde ignorent aussi bien, du reste, que la notion atomique. L'élite de tous les peuples a eu à se créer ce vocabulaire technique spécial dont elle seule a besoin et dont l'un des caractères les plus en vue est l'absolue artificialité. Dans certains pays, comme en Galles, au Japon et en Allemagne, on a fait appel aux racines de la langue nationale, ce qui a mis facilement les termes nouveaux à la portée du peuple pour le cas où il désirerait se les assimiler ; les Anglo-Saxons et les Latins, au contraire, ont pré-

féré composer des monstres hybrides gréco-latins mal venus et en général incompréhensibles. Ils y ont bien été forcés, les langues latines modernes, frappées d'une sorte de paralysie, ayant perdu le pouvoir de créer des composés, mais enfin, quelque chose a été fait. Pourquoi les Bretons n'en feraient-ils pas de même, et, en attendant mieux, ne se serviraient-ils pas eux aussi, de ces termes d'usage européen que l'on retrouve dans la plupart des langues ?

Certains écrivains bretons ont voulu autrefois respecter à l'extrême l'usage populaire. Ils avaient, par exemple, horreur des substantifs abstraits, mais, enfin, il faut bien se rendre compte d'abord que le breton est une langue vivante, ensuite qu'il doit être adapté aux besoins de l'élite et non pas seulement des campagnards et que toutes les langues sans exception ont, naturellement, été pauvres à l'origine. Ceci revient à dire que le breton littéraire, comme toutes les langues littéraires, doit être jusqu'à un certain point artificiel et que, pour cela, et tout en y mettant des formes, il faut le violenter. Ce sera certainement le plus grand titre de gloire de mon ami, Mr. François Vallée, de s'être courageusement mis au travail et de l'avoir opiniâtrement continué. Exemple rare chez les chefs régionalistes qui ont parfois de la constance dans leurs idées, mais non pas dans leur mise à exécution ! Mr. Vallée a voulu doter la langue qui lui est chère d'un vocabulaire moderne adapté aux nécessités modernes. D'aucuns et de très bonne foi — ont jeté les hauts cris. « Nous comprenons à peine » s'exclament-ils, « et les paysans pas du tout ! » Ce reproche a été en particulier dirigé contre les *Notennou*, série de chapitres archéologiques et historiques sur l'antiquité celtique. Les paysans ne peuvent évidemment pas les lire à livre ouvert, mais il les comprendraient encore bien moins en français, où tous les termes difficiles seraient rébarbativement grecs ou latins. Du reste, les *Notennou* ne s'adressent pas à eux, du moins pas à la majorité d'entre eux — il existe, en effet, n'en déplaise aux ignorants, des payans très instruits. Elles ont été écrites pour l'élite bretonne, — l'acquisition de la langue est la pierre de touche de son intelligence et de sa bonne foi — mais il est évident que les mots qu'il s'agit de

lancer dans la circulation, étant nouveaux, il lui faudra se résigner, non pas à lire les articles sans difficulté pour le *fond*, mais aussi à les étudier pour la *forme*. C'est là un travail peu difficile, en somme, et nous demandons instamment à nos lecteurs de s'y prêter de bonne grâce. Mr. Vallée a eu plus de mal à composer ses articles en tenant compte du génie et des ressources de la langue qu'ils n'en éprouveront à les lire et à en profiter.

Nos efforts tendent, du reste, non seulement à enrichir la langue et à cultiver son sol fertile pour qu'en surgissent les riches moissons d'or qui donneront à la Bretagne son pain intellectuel, mais aussi à en poursuivre l'unification.

S'il est vrai que les dialectes sont intéressants et savoureux, s'il est vrai qu'il est utile de s'en servir dans la propagande populaire pour éviter de dérouter les masses, il ne faut pas pour cela perdre de vue qu'il est impératif de façonner et d'adopter une langue littéraire uniforme. En France, on se sert partout de la même langue officielle, quoique les dialectes soient très variés et que, par exemple, le lorrain soit bien différent du normand ; il faut en faire de même en Bretagne et mettre en commun les ressources des dialectes bretons, beaucoup moins divergents qu'on se plaît à le raconter. Le dialecte vannetais, il est vrai, est trop différent des autres pour se fondre dès maintenant avec eux, mais il convient, même dans ce cas, de rechercher ses éléments de contact avec le breton général et non pas de les exclure. Ceci revient à dire que le bas-vannetais ne doit pas être trop sacrifié aux haut-vannetais. C'est cette louable tendance qui régnait avant la guerre chez les propagateurs lorientais de la Revue « *Dihunamb* » et il faut les en approuver sans réserve. On rendait ainsi la lecture du vannetais aisément intelligible à tous et notre ami Loeiz Herrieu, qui a tant fait pour la Bretagne, a, encore une fois à ce point de vue, bien mérité d'elle.

Il faut que le breton devienne une langue cultivée ; le français ne peut être pour nous le même symbole que notre propre langue et il ne peut — ou tout au moins — ne pourrait nous rendre de longtemps les services que nous sommes en droit d'atten-

dre d'une langue nationale bien à nous. Nous ne l'avons pas encore dans les moëlls et la lutte entre les deux langues, attisée par quelques sectaires sans horizon, si elle cause bien du tort au breton, n'en a pas moins des inconvénients graves pour le français, contre lequel la langue populaire se défend comme elle peut, mais avec énergie, en l'envahissant et en le transformant en patois inutilisable à son tour. Il serait bien préférable que les deux langues soient toutes deux enseignées, cultivées et honorées, qu'elles s'aidassent mutuellement en s'éclairant l'une l'autre. C'est leur intérêt à toutes deux et, nous autres Bretons, tirerions du breton et du français des avantages différents peut-être, mais certains, et qu'il serait absurde de négliger.

D'un autre côté, et comme on l'entend souvent préconiser, il ne faut pas, dans la mise en valeur intellectuelle et économique du pays, mettre la charrue avant les bœufs. Si le breton disparaissait, la Bretagne ne serait plus la Bretagne, car il y aurait quelque chose de vital de cassé dans la machine bretonne, et si nous continuons par respect humain ou par négligence à le laisser languir, l'âme de notre peuple sera veule et timide et non point énergique et fière, comme il faut qu'elle le soit pour défendre sa place au soleil dans la Lutte pour la Vie. Pour développer notre pays, en marche vers l'Avenir, armons nous de la cuirasse du noble orgueil d'être Bretons et parlons notre langue. Si nous ne sommes pas capables de sauver le breton, nous ne serons ni capables ni dignes de sauver la Bretagne et nous disparaîtrons nous-mêmes en vaincus dans le gouffre béant de l'oubli. Dans l'âpre lutte économique, il faut être forts, soyons-le. Sachons comprendre les destinées de notre race indissolublement liées à celles de notre langue ; la langue bretonne, c'est l'âme bretonne, c'en est le ressort tout puissant et quand l'âme se retire d'un corps, ce corps n'est plus qu'un cadavre.

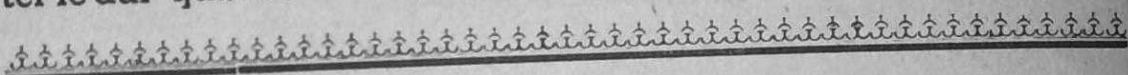
Sauvons la langue bretonne. *Il y va de tout le reste !* La langue est le fleuve qui charrie les traditions sans lesquelles un peuple ne peut vivre. C'est le sang de la Bretagne.

Pour le salut du pays, *qui veut qu'on le sauve, pour en assu-*

rer l'avenir intellectuel et économique, « *Buhez Breiz* » fait appel à l'élite bretonne.

Il ne faut pas laisser l'usage de notre langue à peu près exclusivement aux campagnards. C'est pourquoi nous avons résolu de lui faire une large part dans notre Revue ; nos lecteurs auront remarqué que nous avons laissé de côté les légendes, premier genre de littérature auquel on s'intéresse dans tous les pays en renaissance linguistique et nationale, pour y donner soit des nouvelles paysannes vivantes et modernes, soit des récits de la Grande Guerre. Ce sont là des œuvres écrites en breton littéraire courant que tout le monde peut lire, mais nous publions également une série d'articles en breton savant, plus difficile à comprendre, mais que nous supplions d'étudier soigneusement pour les raisons indiquées plus haut.

Il faut que, en vérité, nous mettions tous à l'œuvre du relèvement national un peu de bonne volonté, beaucoup, le plus possible. Nous osons espérer que notre appel à l'énergie bretonne sera entendu et suivi et que les Bretons auront à cœur de ne pas mériter le dur qualificatif de peuple de suicidés. P. MOCAËR.



Héros bretons !...

« Quelquefois je regrette que notre
barque en quittant l'Irlande ou la Cambrie
n'ait point obéi à d'autres vents... »

E. RENAN.

(*Poésie des Races celtiques*).

*Héros bretons tombés pour la Patrie française,
de cet immense azur
conquis par vous pour les autres hommes,
un seul lambeau
demeurera-t-il au cœur de vos enfants, —
aux seuils de terre battue de vos pauvres chaumières ?*

I

*Mobilisé en 1915 dans un régiment presque exclusivement formé de
vieux territoriaux du Pays,
(la plupart depuis reposent aux rives ou sous les flots de la Mer
Noire),*

Je fus frappé de n'entendre presque pas parler français autour de moi.

*Violemment — comme d'un souffle de tempête, —
le livre du Destin s'ouvrit sous mes yeux émerveillés ;
et des pensées étranges m'envahirent.*

*La vieille, l'antique Bretagne des Ducs, d'il y a 500 ans, était ici,
tout entière.*

*Au service de la France, tous deux, Blois et Montfort, réconciliés ;
les Bretons, nés frères ennemis, réconciliés, au service de la France...*

*Encore une fois, de leurs souffrances, de leurs vies, les Bretons assu-
rent les victoires françaises.*

*Encore une fois de leur éternelle abnégation, de leur ignorance éter-
nelle des mobiles égoïstes et des intérêts matériels, les Bretons assurent
les victoires françaises.*

*Cette fois du moins, ce lambeau d'azur que depuis des siècles leurs
pères ont imploré ;*

— la liberté de parler leur langue, de vivre leur vie ;

— de cultiver la fleur de leur génie intérieur,

dont la sève est le plus pur du sang français ; —

Ce lambeau d'azur,

*ceux qui meurent l'assureront-ils à leurs enfants, dans leur chaumière au
sol battu ?*

II

*Chose étrange à une oreille française, ce heurt de syllabes celtiques,
des lèvres de Bretons vêtus d'uniformes français !*

*Plus étrange encore, à un esprit français, — par delà ces visages et
ces paroles — l'âme des paysans bretons !*

*Terre nouvelle ; monde nouveau ! — âme nouvelle ; telle qu'en toute
science des âmes françaises, il n'en est pas de telle... !*

*Ici, une profondeur, une émotion ; une gravité, une tristesse, et une
joie inconnues ailleurs ;*

absolues comme des aurores et des couchants sur l'Océan illimité...

* * *

*Des milliers de Bretons sont morts en cette guerre pour la Patrie
française,*

sans espérance pour eux-mêmes, ou pour leur humble petite patrie... !

S'ils avaient su dire :

*« Pourquoi, auraient-ils dit, baillonnez-vous nos bouches,
et semez vous de cendre nos âmes ?*

*En un seul siècle nous avons donné à la France les deux plus grands
hommes dont se glorifie la pensée française : Châteaubriand et Renan.*

*Et le plus grand des deux, — le dernier — (peut-être le plus grand,
avec Pascal, parmi tous les Français),*

le dernier de ces deux, tout entier tourné vers l'avenir, prophète d'insondables futurs,
fut bretonnant comme nous, et, comme nous, espéra en la liberté de notre langue et de nos âmes !

N'est-ce donc pas assez pour que vous connaissiez l'immensité qui est en nous ?

l'immensité de la douleur inexprimée des âmes de nos petits enfants dont vous raillez la langue sacrée ?

l'immensité de la forme inexprimée des âmes de nos petits enfants à qui vous imposez

une langue qui n'est pas leur ?

Pourquoi mépriser, ignorer, interdire notre langue ?

Pourquoi en faire pour nous, pour nos enfants, et pour le monde, un objet de honte et de dérision ? »

III

Hélas ! comment les Bretons sauraient-ils dire ?

Ils s'ignorent eux mêmes.

Leur langue, et l'histoire de leur langue ;

et l'histoire de cette âme que leur langue enveloppe et qu'elle exprime ;
leur langue et leur histoire demeurent secrètes, demeurent cachées...

et sont frappées d'interdiction,

et sont vouées au néant ;

et sont pour les Bretons comme si elles ne devaient pas être !

Héros bretons tombés pour la Patrie française, un seul lambeau de cet immense azur !...

Oh ! vos pauvres chaumières,
au parquet de terre battue !

Et vos petits enfants

bégayant une langue,

bégayant une âme

interdites,

coupables,

criminelles !

Janvier 1919.

E. MASSON.

SOAZIG TAGNOUZ, GWREG AR C'HIDOUR

Piou n'an oa ket e bar evit enaoui eun tantad-tan leiz an oaled da domma epad ar goanv ? Hennez oa ar C'hidour pur awalc'h, pe n'ouzoun ket piou all vefe bet.— Da genta e ruilhe, betek toull ar fornigell,

eur penn moulgos-dero, unan founus da zevi : gant an dra-ze, trojen-balan da lakat da gregi ; ha war c'horre, tammou fao eskennet ha faoutet, eur boued prim evit an tan ; ha buhan e strinke gwrez endro d'an oaled. Ya, kaer en doa ar Goanv skornet c'houeza e halan yen dre zindan an nor, ar C'hidour na grene ket evit se, en eur eva « flip » gant e vignoned, martoloded koz eveldan. Hag an teodou a yee en dro, e c'hellit kredi, buhanoc'h eget na dro bannou eur vilin epad eun devez avel dirollet.

— « Sonj e teus, Kidour, pa oamp duze e bro ar Morianed ? na pebez tud du o beg ! Gwir eo n'euz ket kalz a zour dre eno ; na pebez loened dre ar vro ! na pebez gwez brâz dreist-holl ! ».

— « Ya, eme Vendal ar C'hantonier, me zo bet ive duhont oc'h ober va amzer : eur wech epad eun devez glao, e oa ar rejimant abez er gwas ked dindan eur wezen, unan hepken ! »

« Basta ! a responte Jakez ar Prim, evit gwez ken bras ha me ne gredan ket ho pefe gwelet ; ar wech diweza am eus great tro ar bed, (d'an dro ma oa chommet duze va brec'h-kleiz war va lerc'h), e oan en em gavet gant eun tamm gwezen hag hi ken bras, ken teo, ken ma oan pouezet-marzo ganti : kredit, mar kerit, dek devez-leun am oa laket da ober an dro da drojen ar wezen-ze, basta ! »

Ar vartoloded koz all a c'hoarze, rak hini ebet anezo na grede tra eus ar pezh a gonte ar re all ; holl e c'houzent :

Arabad eo kredi kement tra a glever,

Dibaot ar wirionez, ha stank ar gevier !

An holl a c'hoarze 'ta, ha c'hoarzin a ra vad d'an dud, e lavarer ; ya, an holl, nemet Soazig Tagnouz, gwreg ar C'hidour. Tanfouich ! nan, hounnez na c'hoarze tamm, al lorgnez oa anezi, eun dosten zivalo stag mad he c'hroc'hen ouz he c'hein ; poan-gof he doa, ken ne ride he friminaoued, netra nemet o welet ar re-all o c'hoarzin en eur domma o zreid hag o bouzellou gant an tan hag ar « flip » bero. Rak setu eno ! ar c'heuneud-tan en amzer hirio n'eman ket evit netra ; nag ar « flip » kennebeut ne gaver ket aliez anezan evit eur « bennoz-Doue », nag evit daou zoken. An tommerien-everien koulskoude na reent van ebet ouz an hini goz, kaer he doa houman displevi, dic'henaoui, bleugeudi, teufal, strefia, sifernia, lavaret edo skuiz hag e oa deut poent mont da gousket : « Na welit ket, emezi,

« En tan, a neubeud dre neubeud

Ya e ludu ar bern keuneud ».

— « Penôs ? Soazig, a eilgerie ar C'hidour ; re abred eo c'hoaz mont da voueta ar c'houden d'ar gweleou ».

— « E koustianz ive sonjit ervad, va moereb, a gendalc'he Vendal

ar c'hantonier ; ac'han da varc'hoaz vintin n'euz ken nemet noz ; ha neuze ma vije hadet a zindanoc'h pour pe gwiniz-du, abenn ar mintin int a vefe didenvet ha c'houi treuzet ganto ! »

— « Stank da foru, genaouek, awalc'h e teuz poazet ! »

« Ya, digasit d'in, moereb, eur banne « flip » c'hoaz da zikour he stanka »

Ann holl adarre a horjelle outo o c'hofou dindan o chupennou kement et tiskordent da c'hoarzin. Hag an hini goz, a enep d'ezi gwir eo, a ziskenne banneou « flip », ya, enep d'ezi, me lavar ; rak kement pe wasoc'h eget an dispign, ar Chantonier divalo-ze n'an oa ket e bar da lakat anezi da gounnari ! ...

Malloz ma c'haz ! Mar gelfe hi eun dro bennak gouzoug kaout hennez dindan he boutez ! Pillig-krampouez ! Neuze avad e vije gwelet traou !... Met Vandal, hen, na ree foultre-kaer ganti. A-greiz suna c'houek e gorn-butun berr, netra nemet evit diskouez e oa c'hoaz beo, Jakez ar Prim alavaras d'evignoned, en eur zellet a-gorn ouz an hini goz :

*« Anez ar gwin hag ar merc'hed
Ne ve ket kals a drouz er bed ! »*

— « Anez ar merc'hedou evel Soazig, adreist-boll, eme Vandal adarre ; sell, Kidour, ar c'henta tro ma vezi intanv, te oar, arabad d'it kemeret eur Geben c'hoar d'az kwreg kenta ; deuz d'am c'hask neuze da vazvalan, ha me a zibabo d'it mat ha brao, te welo. »

Gouzout a rit pa vez leun-barr eur picherad-jistr, mar tiverit c'hoaz ebarz, ar picher a fenno. Himor fall Soazig oa leun abenn neuze enep ar C'hantonier ; e c'heriou diweza a reas d'ezi dic'hlania.

— « Penôs ? emezi d'he gwaz, he dorn serret prest da vlonsa, ha te a zelaoufe al lakepoted-man ? Respont 'ta, kaz kousket ! Mar befes intanv, e rafes eil dimezi, amprefan ? »

Ar C'hidour oa eur fur a zen anezan ; anaout e wreg a ree ive, ha ne gemeras ket aoun rak he fennad : aliez en doa klevet kement-se diganti.

— « Kleo, ailhoun ! a c'hourdrouze an hini goz ; mar timezfes endro, sell, me deufe diouz va bez da zacha ac'hanout d'am heul diwar bouez da dreid. Ya, diou wech ailhoun, diwar bouez da dreid ! »

Ar re-all a c'hoarza : « Grit peoc'h, Soazig, emezo ; pa vezoc'h eat da rouantelez ar gozed, e kouskoc'h duhont brao ha stard, egiz an holl ! »

« Hag e kav d'eoc'h, egiz ar re-all ? Tra, la, la, n'ouzoc'h ket c'hoaz piou oun-me, potredigou ! »

Ar C'hidour, hen, a anaveze ne oa ket ato brao ober gant e hini-goz ; hag e sonje, en e furnez, e vije Soazig an Tagnouz gwasoc'h c'hoaz eur wech maro eget ez-veo.

* *
* *

Penn-Koad ! C'houec'h sizun da c'houde ! glaz er barrez !...

Kig hag eskèrn, fank ha bouilhen,

Penn-kil ha troad, setu an den !

Setu ar vaouez ive, ha Soazig eo a dremenas da genta !!!

Kaset e oa hi d'ar vered evel an holl gristenien...

Saïk al Logoden, ar c'halvez kamm a reas eur groaz koad da lakat azioc'h he bez, eur groaz livet e du ha skrivet war he diwrec'h e lize-rennou gwenn :

Ci-gît

Françoise La Hargneuse, épouse Chien d'eau

Requiescat in pace !

Ar C'hidour na ouie lenn nemet ar brezoneg : « Kalvez, petra al lizerennou zo lakeat d'ezi ? » a c'houlennas hen.

— « Ra ziskuizo e peoc'h ! hag he hano », eme ar gar-gamm all.

— « Ha mat, eme Kidour ; ar baouez kez he deuz ezomm sur da da ziskuiza. »

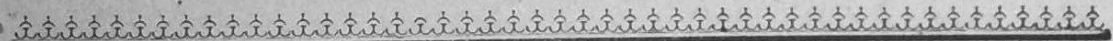
Hag e teuas d'ar her, en eur zonzal : « Diskuiza e c'hello emichanz, p'eo gwir eo merket ! Soazig baour ! he c'haret a reen evelato daoust d'ar re-all, pegen tagnoz bennak e oa ! » Rak me gred e sonjas ive :

« Evitan da gaout drein, e karer ar boked ! »

Ar pez zo sur eo e tistroas d'ar ger, kalonad d'ezan.

(*da heuilh*).

Y. CROQ.



Les Médecins Gallois et la Médecine au Moyen-Âge

Les renseignements contenus dans cet article sont extraits de mes deux ouvrages : « *Le plus ancien texte des Meddygon Myddfai* », Paris 1913, et « *Les noms de Plantes dans les « Four Ancient Books of Wales »* », existant seulement en manuscrit. Le lecteur qui désirerait plus amples informations en trouvera tous les éléments nécessaires avec indication des sources et traduction in extenso des textes des lois galloises dans la préface des *Meddygon Myddfai*, à laquelle il est prié de se reporter.

« Trois arts civiques, Médecine, Commerce, Navigation » dit une Triade galloise, nous montrant qu'au moyen-âge, la profession médicale était loin d'être déconsidérée au pays de Galles. Aussi ne devons-nous pas être surpris de voir les traités médicaux tenir une place honorable parmi les nombreux manuscrits composés à cette époque en langue galloise. Mais déjà bien longtemps avant l'apparition du premier d'entre eux, l'art médical florissait dans la Princi-

pauté et ses origines sont si anciennes qu'il est impossible de savoir à quelle époque apparurent les premiers médecins.

Les rares auteurs anciens qui ont parlé des Druides, nous laissent à penser que l'exercice de la médecine était au nombre des attributions de ces « philosophes » selon le nom qu'on leur donne généralement. Malheureusement, les écrivains latins et en particulier Jules César, connaissaient si mal ces Druides mystérieux, qu'il n'y a presque rien à tirer de ce qu'ils nous disent. Quel fond peut-on du reste faire sur ces auteurs, spécialement sur César, pris si souvent en flagrant délit de mensonge ou d'exagération ?

Nous en sommes donc réduits aux hypothèses, mais il me semble que l'on peut admettre comme assez vraisemblables les données suivantes.

Avant la conquête romaine, l'exercice de la médecine était entièrement aux mains des Druides. Plus tard, à la chute officielle de leur système philosophique et religieux, ces Druides et leurs descendants continuèrent à exercer leur art traditionnel dans des conditions assez analogues à celles de nos empiriques et de nos sorciers actuels, pendant qu'une nouvelle classe de médecins officiels, médecins ayant étudié dans les écoles romaines, faisait son apparition.

A une certaine époque, disons pour préciser aux premiers siècles de notre ère, il y eut donc en Grande Bretagne deux traditions médicales différentes. D'une part, la tradition indigène, celle des Druides, dont on se passait les recettes de père en fils, d'autre part la tradition officielle qui résumait l'enseignement des médecins romains.

Pendant quelque temps, ces deux écoles durent vivre entièrement étrangères l'une à l'autre, puis peu à peu il y eut des transfuges qui passèrent avec leurs connaissances d'un camp dans l'autre, et petit à petit les deux traditions se fondirent en une seule.

Vers le V^e et le VI^e siècle, les Anglo-Saxons introduisirent en Grande Bretagne un nouvel élément, et il est bien probable qu'un certain nombre de recettes médicales en usage chez les nouveaux venus fut adopté par les Bretons de l'île et vint augmenter leurs connaissances thérapeutiques.

Peut-être faudrait-il aussi reconnaître l'existence d'un nouvel apport étranger avec la venue des Danois, cependant je ne crois pas que sur ce point ils aient eu un Folklore bien différent de celui des Anglo-Saxons.

Mais il existe deux influences plus récentes dont l'une au moins fut importante et sur lesquelles il est nécessaire d'attirer l'attention.

En 1096 eut lieu la première croisade qui mit les peuples occiden-

laux en contact direct avec l'Orient. Or on sait à quel point était grande la réputation des médecins arabes de l'époque. Sans nul doute les Croisés gallois à leur retour, rapportèrent avec eux des recettes qui vinrent grossir le bagage des connaissances médicales des praticiens de leur pays.

A peu près, vers la même époque s'était opérée la conquête du Pays de Galles par les Franco-Normands, et l'influence française ne tardait pas à se faire très fortement sentir dans la principauté. Cette influence fut si grande sur les mœurs et la littérature, qu'il n'est pas possible de croire qu'elle n'agit pas également sur la médecine. Cependant il est juste de remarquer qu'en France, à cette époque, les connaissances thérapeutiques étaient les mêmes que celles des Romains. Les Latins et les Grecs, en particulier Galien et Hippocrate, régnaient en maîtres incoutestés, et à leur influence était aussi venu s'ajouter plus tard celle des Arabes.

Les Français n'apportaient donc avec eux aucune connaissance bien nouvelle au point de vue qui nous occupe. Tout au plus peut-on penser qu'ils firent revivre quelques pratiques abandonnées par les Gallois après la disparition de l'influence romaine en Grande Bretagne.

Voilà donc, en résumé, les différents éléments qui ont, semble-t-il, concouru à former l'ensemble de la matière médicale galloise telle que nous l'ont léguée les vieux textes du XIII^e et du XIV^e siècles.

Le plus ancien et aussi le plus célèbre de ces textes, celui qui a probablement servi de type à tous les autres, est généralement connu sous le nom de *Meddygon Myddfai*, les Médecins de Myddfai, et passe pour avoir été composé au XIII^e siècle par un certain Rhiwallon. Celui-ci aurait été le plus fameux praticien de son temps, et le premier des médecins qui se succédèrent, dit-on, de père en fils jusqu'à la fin du XVIII^e siècle à Myddfai, non loin de Llandeilo, en Carmarthenshire.

Voici d'après la légende, quelle serait l'origine de cette famille.

Dans les Black Mountains, au sud du Pays de Galles, se trouve un lac appelé Llyn y Fan Fach. Non loin de ce lac, vivait autrefois une veuve avec son fils unique nommé Gwyn, qui devenu grand, était souvent envoyé garder les troupeaux.

Un jour que Gwyn se trouvait sur les rives du lac, il aperçut au loin à la surface de l'eau, occupée à peigner sa chevelure en se mirant dans l'onde, la plus belle créature qu'il eût jamais vu.

Le jeune homme, tout en la regardant, tendit vers elle le pain d'orge et le morceau de fromage qui composaient tout son repas, mais la Dame refusa son offrande et disparut sous les eaux.

Le lendemain la même scène se reproduisit et la Dame inconnue disparut encore, mais le troisième jour, lorsqu'elle apparut à la surface, elle accepta l'offrande de Gwyn et consentit même à le suivre en terre ferme.

Alors le jeune homme prenant son courage à deux mains lui dit : « Madame, je vous aime plus que tout au monde et je désire faire de vous ma femme ».

Elle résista tout d'abord, mais devant les instances de son amoureux, elle finit par accepter à la condition que le jour où il l'aurait frappée trois fois sans raison, elle le quitterait à jamais.

Gwyn protestait qu'il se couperait plutôt la main que de commettre une telle action, quand soudain la Dame lui échappa et disparut sous les eaux du lac.

Fou de douleur, Gwyn s'apprêtait à l'y suivre, quand il s'entendit appeler, il se retourna et aperçut un vieillard majestueux qui se tenait à quelque distance accompagné de deux jeunes filles.

Gwyn se rendit à l'appel du vieillard et celui-ci prenant la parole, lui dit qu'il consentait à lui donner celle qu'il aimait, s'il était capable de la lui indiquer.

Les deux jeunes filles étaient d'une ressemblance frappante et Gwyn n'aurait jamais pu réussir dans cette épreuve, s'il n'avait précédemment remarqué un détail dans l'attache de la sandale de celle qu'il aimait.

Grâce à cette remarque, il réussit à la désigner au vieillard et celui-ci, enchanté, déclara qu'il donnait en dot à sa fille, autant de têtes de bétail qu'elle pourrait en compter sans reprendre haleine. La jeune fille s'exécuta donc incontinent, puis les bestiaux donnés, le vieillard disparut sous les eaux avec sa seconde fille.

Après s'être mariés, Gwyn et la Dame du Lac dont le nom était Nelferch, vinrent habiter une ferme nommée Esgair Llaethdy, où ils vécurent heureux plusieurs années.

Trois fils leur naquirent. Quand l'aîné eut sept ans, ses parents furent invités à un mariage aux environs. Comme en s'y rendant, ils traversaient un champ où il y avait plusieurs chevaux, Nelferch dit à Gwyn que la distance était trop longue et qu'elle se sentait fatiguée.

Son mari insista pour continuer et lui conseilla d'attraper un cheval afin de lui servir de monture, pendant qu'il irait à la maison chercher une selle et une bride ; sa femme en profita pour le prier de lui apporter en même temps ses gants oubliés sur la table.

Quand Gwyn revint, il remarqua que Nelferch n'avait pas changé

de place depuis son départ. Lui montrant alors les chevaux, il la frappa légèrement avec les gants en lui disant :

« Va donc, va donc ».

« Ceci est le premier coup que je reçois sans raison », répondit-elle.

Plusieurs années se passèrent. Un jour, comme les deux époux assistaient à un baptême, Nelferch éclata en sanglots. Gwyn étonné lui frappa sur l'épaule en lui demandant la raison de ses larmes.

Elle répondit qu'elle pleurait sur le sort de l'enfant qui n'aurait que des peines pendant le temps qu'il resterait sur la terre. « Et, ajouta-t-elle, mon mari, tu viens de me frapper pour la seconde fois ».

Gwyn se tint alors sur ses gardes, mais quelque temps après, comme ils assistaient aux funérailles du bébé, mort ainsi que Nelferch l'avait prédit, celle-ci se mit subitement à rire aux éclats au milieu du deuil général.

Profondément choqué, son mari la touchant lui demanda la cause de son hilarité.

« Je ris, répondit-elle, parce que le bébé est maintenant heureux et délivré de toute peine et souffrance ».

Puis se levant, elle ajouta :

« Le dernier coup m'a été donné, adieu ».

Elle partit aussitôt vers Esgair Llaethdy et quand elle y arriva, elle appela tous les bestiaux qui vinrent immédiatement la rejoindre. Alors, tous suivant Nelferch, traversèrent la montagne, se rendirent au lac et disparurent avec elle sous les eaux.

Gwyn désespéré suivit sa femme jusqu'à Llyn y Fan Fach et préféra se noyer pour mettre un terme à ses souffrances.

Les trois fils vécurent dans le chagrin et passèrent la plupart de leurs journées sur les bords du lac dans l'espoir de revoir encore une fois leur mère disparue.

A la fin leur persévérance fut récompensée. Un jour, Nelferch leur apparut, et abordant son fils aîné nommé Rhiwallon, elle lui dit que sa mission était de se dévouer pour l'Humanité. Elle le conduisit à un endroit encore appelé Pant y Meddygon, où elle lui enseigna la vertu des plantes et des herbes qui y croissent et lui apprit l'art de guérir.

Profitant des instructions de sa mère, il devint le plus habile médecin du pays. Rhys Gryg, seigneur de Llandoverly et de Dinefwr, lui donna des terres et des privilèges à Myddfai pour son entretien et la pratique de son art.

D'après la légende, Rhiwallon fut donc le premier en date des médecins de Myddfai. Il aurait eu trois fils, Cádrgan, Gruffudd et Einon qui étaient ainsi que lui : « les meilleurs médecins de leur époque et de celle de Rhys Gryg leur seigneur de Dinefwr ». Tous leurs descendants auraient exercé la médecine de père en fils à Myddfai.

Nous ne connaissons que fort peu de chose sur l'histoire de cette famille, et il est inutile de faire remarquer que l'existence de Rhiwallon elle même doit être mise en doute. Tout ce que nous savons de précis concernant ces médecins, nous est fourni par l'inscription que porte une pierre tombale se trouvant à l'extrémité ouest de l'église de Myddfai. On y trouve le nom du médecin John Jones, mort le 25 Novembre 1739 à l'âge de quarante-quatre ans, et celui de son père David Jones, médecin lui aussi, mort le 14 septembre 1719, âgé de soixante et un ans.

A l'heure actuelle, on rencontre encore au Pays de Galles plusieurs familles qui prétendent descendre de ces fameux médecins, mais je ne voudrais pas me charger de vérifier jusqu'à quel point leurs prétentions sont bien fondées.

Si je me suis étendu si longuement sur les Médecins de Myddfai, c'est qu'ils méritent une place à part à cause de la célébrité dont ils jouirent au Pays de Galles pendant le moyen-âge et même les temps modernes ; mais il ne faudrait pas croire qu'ils eussent été les seuls à exercer la médecine.

Il semble au contraire bien certain que tout au moins jusqu'à la conquête définitive de la principauté par les Anglo-Normands, chaque prince gallois avait son médecin particulier.

Ceci est bien attesté dans les recueils de *Lois* galloises, mais le fait qu'il est presque exclusivement question dans ces textes du médecin de la maison royale, semblerait indiquer qu'en dehors de ce personnage officiel, il n'y avait personne exerçant la profession médicale.

La chose peut paraître étrange à première vue. Toute difficulté disparaît cependant si l'on se rappelle qu'à côté des médecins il a existé et il existe toujours quantité de sorciers et d'empiriques en qui du reste le peuple des campagnes a encore bien plus de confiance que dans les docteurs sortis de nos universités.

Ces derniers avaient-ils droit au titre de « meddyg » ? Je ne saurais l'affirmer, d'autant plus que dans un ou deux passages des *Lois*, il est question du Médecin, sans qu'il soit spécifié s'il s'agit ou non d'un médecin attaché à la personne d'un seigneur. Mais il semble

bien que les « sorciers » pouvaient se livrer en toute liberté à la pratique de leur art car on ne trouve aucune trace de peines édictées contre l'exercice illégal de la médecine. Or, pour quiconque est familier avec la minutie des détails dans lesquels entre le législateur gallois, il est impossible de douter un instant que si les pratiques des empiriques avaient été considérées comme illégales, aucune peine n'eût été édictée contre eux. Quant à conclure à la non existence de ces sorciers, c'est chose tout aussi invraisemblable.

(A suivre)

P. DIVERRÈS, M. A., D. LITT.

LA BELLE POULE

Le Dimanche 1^{er} Décembre, devant une nombreuse assistance, présidée par M. Pierre Trémintin, Conseiller général, Maire de Plouescat, notre confrère Léon Le Berre, directeur de l'Union Agricole à Quimperlé, a fait à Plouescat une conférence très intéressante sur *les Bretons et la Guerre de l'Indépendance Américaine*. Dans l'esprit des promoteurs de la réunion et du conférencier, le but était de préparer la population à commémorer dignement l'été prochain, aux environs du 17 juin, le 141^e anniversaire du glorieux épisode du combat livré par la *Belle Poule* à l'*Aréthuse*, bataille qui fut le prélude de la bataille d'Ouessant (17 Juillet 1778). Une plaque commémorative rédigée en breton, français et anglais sera apposée sur l'un des rochers de Kam-Louis, en Plouescat. M. Léon Le Berre a bien voulu réserver à *Buhez Breiz* les bonnes pages relatives à ce glorieux fait maritime.

« BUHEZ BREIZ. »

Le 4 Décembre 1776, lorsque Benjamin Franklin, Silas Deane et Arthur Lee, commissaires du congrès de Philadelphie, arrivèrent à Quiberon, à bord du *Reprisal*, suivis de deux navires anglais, pris en route, ils étaient encore loin de notre alliance. Passant à Nantes, ils avaient bien conclu, près de quelques négociants d'importance, des marchés d'approvisionnement pour l'armée fédérale. Paris leur réservait, il est vrai, l'accueil empressé de la jeune Reine et de son entourage, du monde savant, de la Bourgeoisie et du Peuple, et la cause américaine y était en faveur. Le premier, et Lenôtre nous édifie sur ce point, le gentilhomme breton qui organisera en 1792, avec la belle Thérèse de Mollien, la *Conjuration bretonne*, Charles-Armand Tuffin, marquis de la Rouërie, courut offrir aux *insurgés* le secours de son épée et de son enthousiasme libéral. Il ne tarda pas à devenir, en Amérique, selon le mot du marquis de Chastellux, aussi célèbre par son courage et sa capacité, qu'il l'était déjà en France par son amour pour Mlle de Beaumesnil. Sa légion détruite à Cambden, en 1779, par Lord Cornwallis, il passera en Bretagne, équipera

une troupe nouvelle et prenant part au siège d'York, il plantera sur les murs de cette ville, le drapeau de l'Indépendance. La guerre terminée, nous le reverrons à ses foyers, porteur de la Croix de Cincinnati, de certificats élogieux de Washington et de Lafayette, mais criblé de ses 50.000 livres de dettes.

Lafayette, et c'est un point à retenir, non pour diminuer sa gloire, mais parce que telle est la réalité historique, n'aborde à Georgetown, qu'en avril 1777. Relevons parmi ses compagnons les noms de Trogoff-Coatalio et de Plessix-Mauduit. Lafayette était, d'ailleurs, breton par sa mère, fille du marquis de Rivière, d'un ramage de l'antique maison ducale de Cornouailles. En cette qualité de descendant des Princes Bretons, le père des Constitutionnels de tous les temps, présidera, en 1788, les derniers Etats de Bretagne.

Rappelons ici Cornic-Duchêne, l'officier bleu morlaisien. Parti pour Terre-Neuve, avant le début des hostilités, avec mission secrète de faire rentrer dans leurs ports nos pêcheurs de morue, il s'efforça à nouveau de rentrer dans la marine royale qu'il avait quittée, mais d'Estaing ne lui fut d'aucun secours en cette affaire.

Le Roi ne participait qu'à demi à l'enthousiasme des gentilhommes et marins bretons, à la fièvre de Paris et Versailles. Il craignait une guerre injuste avec l'Angleterre. De plus, la *Déclaration des Droits*, sur la souveraineté populaire n'était pas sans éveiller les craintes du monarque absolu. Louis refusa, dit-on, à Silas Deane, la qualité de commissaire du Congrès et ne reçut Franklin qu'en cachette. L'opinion publique ne l'entraîna point. Seul l'honneur français pesa sur sa détermination. Si ses sujets furent tentés de l'en blâmer ou de le pousser en avant, comme la Rouërie ou Lafayette, la postérité qui a connu les horreurs de la guerre ne peut que louer sa réserve et sa prudence. Le trente-troisième Roi de la dynastie capétienne ne fut point un aigle, et il ne se montra vraiment paré de la majesté royale que devant la Mort. Il y eut, cependant, au couchant de la monarchie, tels moments glorieux, qu'on ne saurait les oublier, sans injustice. Il ne convient pas de mépriser ce geste de 1777 qui ne coûtera peut-être pas une couronne à son auteur, mais sera l'une des causes indirectes et complexes de la tragédie du 21 janvier 1793.

*
**

Burgoyne était vaincu par Gates à Saratoga. Cette victoire américaine valut à la jeune République, comme le proclamait Franklin, la plus belle des marraines : La France ! Louis XVI en fut ébranlé dans ses répugnances. Il ne se décidait point encore, toutefois. Il fallut pour donner à cet esprit lent et tenace, l'impulsion définitive,

un accident de mer, accident en apparence si méprisable, que le continuateur de la Borderie, M. Barthélémy Pocquet, l'a passé sous silence au tome XI de *l'Histoire de Bretagne*.

La France possédait alors 64 vaisseaux de ligne, 50 frégates et 50 petits bâtiments, desservis par cette inscription maritime, fille de Colbert et qui fonctionnait alors, comme aujourd'hui, avec la précision et le rythme que l'on sait. D'autre part, elle avait, pour ministre des affaires étrangères, et c'est tout dire, Charles Gravier, comte de Vergennes... Vergennes avait sur le cœur les affronts de la guerre de Sept Ans et ce qu'il désirait, au-dessus de tout, était l'humiliation de l'Angleterre... Sous son influence méthodique, le Roi conclut, le 6 février 1778, avec le États-Unis un traité de commerce, dont l'existence seule reconnaissait implicitement l'Indépendance américaine. L'ambassadeur britannique, comte de Stormond, s'en émut d'autant que Lamotte-Picquet, sortant de la baie de Quiberon, avait répondu par neuf coups de canon, salve réservée au pavillon des Républiques, au salut d'une frégate et d'une corvette des « *insurgents* ». A ses plaintes, Vergennes répondit, très bonhomme : « C'est peut-être le paroli (*enchérissement*) du salut que vous avez rendu jadis au pavillon corse, lorsque votre cour savait que le Roi de France traitait ce peuple comme rebelle ! » La rupture était imminente et le traité de commerce se changea en un véritable traité. L'Angleterre rappela son ambassadeur et compléta ses armements. Immédiatement, la Marine française forma deux flottes, l'une à Toulon, sous les ordres du comte d'Estaing, l'autre à Brest au commandement du comte d'Orvilliers.

Bien que ces préparatifs fussent activement poussés, et que nos navires de commerce ne fussent plus en sécurité sur les mers, la guerre n'était point officiellement déclarée entre les deux puissances occidentales. Ordre fut donné, entre temps, à d'Orvilliers, de pourvoir à la libre navigation de la Manche et la *Belle-Poule*, frégate commandée par un gentilhomme saintongeais, Chadeau de la Clocheterie, la *Licorne* aux ordres du lieutenant de vaisseau, Gouzillon de Bézizal, d'une famille du Léon, la corvette l'*Hirondelle*, et le lougre le *Coureur*, ce dernier confié à l'enseigne de Rosily-Meros sortirent de Brest, le 15 Juin 1778. Dans la matinée du 17, et dans les eaux d'Ouessant, cette division se trouva en vue d'une escadre anglaise, forte de 14 vaisseaux de ligne. Le Commandant de la *Belle-Poule* fit s'éloigner l'*Hirondelle* et la *Licorne*, ne gardant, près de lui, que le *Coureur*. La Clocheterie s'aperçut bien vite, suivant les termes du rapport que nous suivons ici, qu'une frégate et un sloop avaient de l'avantage sur lui. Le sloop armé de 10 canons de 6, joignit la *Belle-Poule* et la

héla en anglais. La Clocheterie lui ayant répondu de parler français, le sloop rallia la frégate anglaise l'*Aréthuse*, qui, vers les 6 heures et demie, vint se mettre sous le vent, à portée de mousquet de la hanche de la *Belle-Poule*, c'est-à-dire de son arrière entre la poupe et les haubans du grand mât. Pour éviter une position désavan'ageuse, le commandant français, manœuvra, dit-il, avec précision et célérité, ce qui mit les deux frégates, par le travers l'une de l'autre, à portée de pistolet. Et ici, se répercute sur l'Océan, comme un écho de Fontenoy, le salut chevaleresque des deux adversaires. Combien, sont, pour nous, intelligibles, ces façons courtoises des guerres en dentelle ! L'*Aréthuse*, comme le sloop tout-à-l'heure, héla, derechef, la Clocheterie en anglais. Notre officier protesta qu'il n'entendait pas cette langue. L'ennemi lui donna alors à connaître, en français, qu'il lui fallait faire route, vers l'amiral Keppel, ce dernier ayant à lui offrir son compliment. La Clocheterie rétorqua que la mission, dont l'avait chargé Sa Majesté Très Chrétienne, ne souffrait point de retard, encore qu'il en eût tous les regrets du monde ! Mais l'*Aréthuse* insistait et le gentilhomme saintongeois debout sur le château-arrière, assurait en vain, en y mettant mille grâces, qu'il ne pouvait servir l'amiral anglais en ce point. Toute cette politesse s'évanouit, comme bien on pense, dans les fumées du canon. L'*Aréthuse* avait lâché toute sa bordée et le combat s'engageait en un moment, où le vent faible, les voilures flasques, il devenait difficile de gouverner. L'action dura depuis six heures et demie du soir jusqu'à onze heures et demie, à portée de pistolet, mais sans abordage, à travers les plus savantes canonnades du chevalier des Capellis, secondé par les sieurs Damarre et Sbirre, officiers auxiliaires et les sieurs de Basterot et de la Galernerie, gardes de marine. Cette lutte épique. nouveau combat des Trente, fut cette fois tout à l'honneur de la France et de l'Angleterre. Ainsi qu'au chêne de Mivoie le Léopard dut rentrer les griffes devant l'Hermine. Démâtée, deseparée, le pont chargé de morts et de blessés, l'*Aréthuse* profita de la bonne brise qui se levait et se replia, vent arrière sur son escadre. Dans sa fuite, ajoute le rapport, elle essuya plus de 50 coups de canon, sans être en état de riposter par un seul. De la Clocheterie ne la poursuivit pas, sa frégate était, elle-même, bien malade, et il courait le risque d'être enveloppé par la flotte de Keppel. Il courut donc sur la terre et il mouillait à minuit et demi, ou plutôt s'encastrait, sans grand dommage, dans les roches du Kam-Louis, en Plouescat, surveillé de très près par deux frégates anglaises qui ne purent s'approcher de la côte.

C'est là, non loin de la chapelle de St-Edin, habité par un de ces

innombrables saints de nos légendes sacrées, que l'on recensa les blessés et les morts. Il est facile, à l'aide du récit de la Clocheterie, de reconstituer les scènes du lendemain. Sans doute, tenus en éveil par le canon nocturne, les *Arvoriz* d'alors songèrent au *pense* abondant qui, dans leurs rêves de pillage, flottait entre les monolithes monstrueux. De bonne heure, ils étaient sortis de leurs cabanes de pierres sèches, vêtus comme ils le sont encore, le *rochet* de toile sur les grègues de droguet bleuâtre, la tête coiffée du *kalaboussen*, le *bac'h* en main. Et dans la bande, accouraient en hurlant vers les génies de la mer et de la tempête les femmes et les enfants avides de « *leur part.* » Sans doute s'animait étrangement le pourtour de la baie du Kernic et St Goulven accourait avec ses *parrizioniz*, rendre à son frère St Edin, une visite intéressée, entraînant le plou d'Eneour et celui d'Eider, avec les gens de Tréflez, de Plou-Névez et de Lochrist. Le troisième de ces frères, au nom sinistre de Tu-pe-du, se hâtait à la tête de ceux de Plouescat et Cléder ne restait pas insensible à l'appel (1). On allait partager le blé de la mer : *ed ar mor*. Mais, au lieu d'une misérable épave, apparut, aux premières lueurs de l'aube, un vaisseau du Roi, un vaisseau que les *Arvoriz* des classes reconnurent pour une frégate. Prise entre les roches, elle faisait ondoyer dans les airs, la flamme de la Marine Royale. Elle semblait un gracieux oiseau de mer, dont la patte serait prise au piège, mais qui, malgré ses blessures, est dispos encore pour les hasards des grands vols. Un va-et-vient avait été établi et les matelots épargnés par le combat, disposaient les morts sur la dune. On en comptait quarante et, parmi eux, le capitaine en second, Grain de St-Marsault, un Normand de Grandville. Les gens de Plouescat le transportèrent au bourg et avec lui deux autres cadavres. C'est ce qui résulte du registre des obits, à Plouescat, pour l'an 1778 où nous lisons : « *Le Corps de sieur Legrain de St-Marceau (sic), capitaine en second, dans la frégate nommée la Belle-Poule, et de deux autres dont les noms nous sont inconnus, tués au combat dans ladite frégate (sic), le 17 Juin 1778, ont été enterrés le lendemain dans le cimetière (sic) de cette paroisse, en présence de Frère Lafare-Menoux, aumosnier ; Alexandre Moaligou ; Hervé Bizien ; Matthieu Bizien ; Matthieu Chever et de plusieurs matelots qui ne signent. Signé : R. Cadiou, curé de Plouescat.* » Remarquons de suite que *Curé* est pris ici, comme en breton, pour *vicaire*. Le Recteur de Plouescat (on dit aujourd'hui *Curé Doyen*) était alors Dom Moysan. Au registre apparaît fréquemment

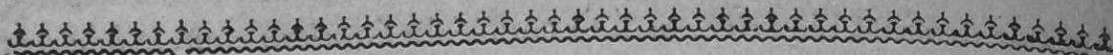
(1) La croyance populaire fait de ces trois personnages, Goulven, Edin et Tu-pe-du, trois frères qui se visitent souvent.

le nom d'un de Kerguvelen, prêtre habitué. Ni Dom Moysan, ni Dom de Kerguvelen n'assistent à l'inhumation qui se fit dans « *le cimetière de cette paroisse* », c'est-à-dire au Sud-Est de la place, au chevet de la vieille église, dont M. Pierre Trémintin, Conseiller général, Maire de Plouescat, possède une estampe dans son cabinet.

(A suivre)

LÉON LE BERRE.

ABALOR.



Notennou diwar - benn ar Gelted koz

O ISTOR HAG O SEVENADUR

GIZIOU AR GELTED KOZ

(Kendalc'h)

Ar c'hoariou. — Meneget e vez gant skridou iwerzonek ar Grenn-amzer redadegou kezeg stag ouz kirri, redadegou bagou, redadegou etre kezeg ha gwazed, redadegou bagou ha kirri, emgannou chas, gourennadegou, hag all. Meur a c'hoari meneget ganto, mell, horel, hag all, a oa ar voaz anezo c'hoaz en hor maeziou en XIX^{vet} kantved. Ano a vez ivez a droiou nerz hag a droiou ouesk. Brudeta kadourien ne zisprizent ket diskouez o ampartiz dre zigota gant gourglezeier, avalou metal, nadoziou hag all.

N'oa dizanat hini eus ar c'hoariou-ze, moarvat, da Vreiziz ha da Gelted an Douar-bras. War an Douar-bras, ar redadegou kezeg stag ouz kirri a oa anezo e-touez Illiriiz, eur bobl, eme Strabon, ha n'oa ken dishenvelded etrezi hag ar Gelted nemed ar yez. Paotred en noaz-dibourc'h o c'hourenn kenetrezo a weler skeudennet war gelourniou arem diwar dourn Illiriiz, a zo ket kavet en Alpou ; en o c'hichen eman ar maout a dlee gopra an trec'her hag eun tok-houarn a zeuje da zizoania an trec'het. Paotred o c'hoari bannikat gant boulou a zo linennet war eur feilhenn arem stampet, kavet e bered Hagenau, tost d'ar Rênos.

E krenvlec'hiou an Ten, er Suis, ha Stradonitz, er Vohemia, ez eus bet kavet dinsou arem pe askourn. En dinsou kavet e Stradonitz eman an niverennou brasa war an talbennou bihana, e doare da lakaat dizigouezusoc'h d'ar c'hoarier tenna eun niverenn uhel.

Gant Breiziz hag Iwerzoniz ar Grenn-amzer e oa eun doare c'hoari anvet *gwezbouell* gant ar re genta, *fidchell* gant ar re-all hag a

oa henvel a-walc'h ouz c'hoari an echedou. O veza ma reer eus ar c'hoari-ze an hevelep ano en iwerzoneg hag e brezoneg e c'heller lakaat edo anavezet ganto diwar ar c'henta kantved kent H. Z.

An hemolc'h (chasse). — Edo an hemolc'h dihued penna an uhelidi geltiad. Diwar c'hoari e veze hemolc'het loened gouez a zo, evel ar c'had, al louarn, an ourz, ar moc'h-gouez, ar c'hirvi a veur a ouenn hag an oc'hen gouez. Re-all, evel ar bleiz, a hemolc'hed e sell hepken d'o diouenna. Diouz al loen e oa doare an hemolc'h. Hemolc'het e veze ar c'had gant ar Gelted war varc'h ha graet d'ar chas he dihelc'hat diwar red. An tourc'h-gouez hag an ourz e veze aet d'ezo gant ar goaf, ar c'hleze pe ar gontell. A dennou saez e lazed ar c'hirvi peurliesa. Ar c'haro-meur hag an oc'hen gouez a baked, dreist-oll, gant pechou. Da evneta e raed gant an dalm hag eun doare dared prenn a strinked gant an dourn hag a dize pelloc'h, war a greder, an hed-taol anezan eget hini ar zaezwareg.

Kontammet e veze alies armou an hemolc'hidi. Eus al louzaouenn anvet *limeon* e tenne ar C'halianed eur c'hontamm a raent anezan « kontamm ar c'haro » hag e soubent ennan begou o saeziou. Kig an anevaled lazet gant armou kontammet a oa brudet beza teneroc'h eget hini ar re a oa bet lakaet d'ar maro e mod-all. E zibri a helled hep riskl, nemet aketus e vije an hemolc'hiad, eur wech kouezet al loen, da lemel dioutan gant e gontell eur bastellad en-dro d'ar gouli.

Dezrevellet eo gant Arrianos ar voazamant-man a rene e-touez Kelted-zo : seul loen a bakent, e tuent eun nebeut peziou-moneiz : diou « obolen » evit eur c'had, c'houec'h evit eul louarn, peder-warnugent evit eur yourc'h. A-benn bloaz, da zeiz-ha-bloaz doueez an Hemolc'h, e tigarent an tenzor o doa savet evel-se hag e raent diwarnan mizou eul lidrôad d'an doueez hag eur banvez m'en em ziskoueze ennan ar c'houn (chas) kurunet a vleuniou.

An hemolc'hidi edo ar voaz ganto, evit doare, lakaat a-wel ha miret pennou ar brava loened o doa lazet. E Galia, d'ar marevez kelt-ha-roman, e kaver meneg eus kerniel karo-meur en eun herez a-ziwarlerc'h eul Lingon (1). E dismantrou templou eus an hevelep amzer, hag a zo e-kreiz koadou, ez eus bet kavet alies a-walc'h skilfou moc'h-gouez. Er *Vvet* kantved goude H.Z. Germanus (sant Jermen) a oa d'ezan, dirag e di en Autissioduron (Auxerre), eur wezenn-bin ma skourre ouz ar barrou anezi pennou al loened gouez lazet gantan.

(*Da heuilh*).

Meven MORDIERN hag ABHERVÉ.

(1) *Corpus inscriptionum latinarum*, XIII, 5.708, 28. Al Lingoned a oa eur bobl eus reter Galia, d'ezhi da gêr-benn *Andematunnon* (Langres).

Dek devez e Verdun

(Kendalc'h)

25 a Vezeven.

EUR BEUREVEZ E KAZERN BEVAUX

Dihunet oun gant ar boan em c'hein hag ar riou d'am zreid. Sklaer eo an deiz hag uhel an heol. Ma c'hamaladed a zo savet hag a zo krog da glenka o stal.

Breman e welan pelec'h emamp. An ti-man a dle beza bet eur marchosi gwech-all, diouz gwelet ar stumm hag ar vent anezan. Er porz na weler nemet peziou kazerniou ha tier bras, frankiz enno da loja ne oar den pet mil a dud.

— Heman, emez al letanant, eo kazern Bevaux, er c'hreisteiz da gaer Verdun. Kaer a zo stok aman.

Dioustu e teu ganeomp ar goulenn a vez dalc'hmat e genou ar soudarded :

— Pegeit zo ac'hann d'al linen genta ?

— Eul leo hanter.

— N'eus ken ?

— Nann, avat, paotred, ar Voched a zo arru tost. An deiz araok dec'h, war a glevan, o doa kemeret Fleury a zo just pemp kart-leo eus kaer ! 'Vit ar beure, zo lavaret, e savimp di, da herzel anezo da dostaat ken. Me gred e ya da veza tomm d'eomp, paotred.

Kenta tra a glaskan eo ar « jus ». Ha goude, ez an gant ar serjant-major da bourvezi boued d'ar gompagnunez. N'eus ket a-bell da vont. Ar pourveziou a zo berniet oll dindan eul loch, ha pep-hini a gemer e lod, pe gentoc'h ar pez a c'hallo dougen, rak dalc'hmat e vezer re zammet : eun toullad gwesped, eur voestad kig bevin daou lur, eur voestad chokola hag eun dorz vara. Gwin a vez roet ivez leiz ar bidon bras, a ya daou litrad ennan.

E-keit ma zifret pep-hini gant e draou e talc'h ar peziou pounner da denna, ken na dregern ar mogerioù.

Daou pe dri den dre gompagnunez a vezo lezet er c'hazern e-pad ma'z aimp-ni d'an tan : ar serjant-major gant ar yalc'h hag ar paperou, hag eur c'heginer bennak.

Souden ez aimp. Meur a gompagnunez a zo aet a-benn breman pe a zo pare da vonet.

A greiz-oll e strak eun tenn er porz damdost d'eomp. Ha da heul

e sav enn tamm mesk er gompagnunez a zo araok dirakomp. Daoust petra zo c'hoarvezet ? Unan eus ar baotred, pa oa o tapout grenaden-nou, a rank beza armet unan anezo, hag ar c'hrenaden o tarza he deus gloazet ar paotr hag an hini a oa an nesa d'ezan. Pa dostaomp e oar krog da baka o gouliou. Dispennet eo o divrec'h hag o daouarn, ha c'hoaz eo brao d'ezo pe n'int ket bet lazet mik, rak ar grenadennou-ze a zo gwall draou da zornata. Ne daoler ket evez a-walc'h outo gwech ebet.

Eur c'houtelladen ha raktal en em vodomp a-rengen e-kreiz ar porz. N'omp ket aet mat en hon lec'h, ma klevomp eun drouz anavezet mat o tostaat : mouez eun obuz o tont d'hon c'haout. Ezomp ebet da lavaret ger d'eomp : ar baotred, primm evel eun tenn, a zo aet war-blad o c'hofou, pek o fennou en douar. C'houtelladen an obuz a zalc'h da grevaat ha da c'hrosaat. Gwasat a hini a dle beza heman ! Arru eo a-blom warnomp. Peger buan e teu ! Ha pegeit e kavomp an amzer, koulskoude, o c'hortoz anezan da darza ! Ar re o deus klevet an obuziou bras-man o tont warno evelhenn a oar pesort strafilh a wask war galon an den e-pad ar predig-amzer spouronus ma vezer e-gortoz eus an Ankou. Ar yudaden, primm ha lemm evel hini eur wialen o trouc'ha an aer ha kant gwech krenvoc'h, a zeblant treuzi hon c'hig hag hon elvou, ken na zantomp hon c'hofou o vervel diouzomp hag hon bouzellou o sevel da vouga hon c'halonou... An douar a ra eur c'hren dindanomp. Radadao !... Fin ar bed !... Eur dourni vouzarus. Hon pennou a fell ranna gant ar strons. Ar strinkadur a glever o nijal en aer en eur fronval hag oc'h adkoueza eur pennadig brao goude en-dro d'eomp, war an douar pe war an toennou : tchouk ! flok ! tak !

Mat ! Kouezet eo, evel-kent, an amprevan ! Gwasa m'eo dizammet hon sperejou ! Ne oa ket a-bell diouzomp, mes n'eo ket evidomp-ni e oa. Feiz, gwell-a-ze bepred, rak hennez a oa eun tarin ! Eun 305 pe ouspenn. O klask tizout ar c'hanoliou o deus tennet e-pad an noz e rankont beza.

Bet zo bec'h warnomp. Pemzek teiz-zo n'hon doa ket klevet ar zonan, setu ez eo red en em voaza outi da genta.

Sell, unan all adarre ! En dro-ma n'oun ket ker frommet hag e se-laouan ervat. Ma c'halon a lamm em c'hreiz ha ma gwad a sko taoliou em fenn. Tomm eo d'in. Ber eo warnon. Na gredan ket tenna ma alan gant aoun na glevfen ken kannad an Ankou o tilammout. Da belec'h ez a en dro-ma ? — Feiz, me gred e ya en hevelep roud gant an hini kenta. Radadao !... Ya, aet eo adarre war ar peziou.

Bep pemp munut e kouez evel-se eun tanfoeltr pout-houarn war ar vatri a zo aze en tu all d'ar voger. Eun taol mat eo d'hon c'hanolierien mar o deus keviou krenv. Doue d'o miro !

EUN TAMM BEC'H WAR HENT AN « DAVARN »

Kreisteiz eo. Ez eomp araok d'hon tro da gaout an tan. War-zav ha kwit, an eil a-drek egile evel pa vezer o c'hoari lostig al louarn. Mont a reomp er-maez eus ar porz dre eur pezh toull zo bet graet er vogel, ha setu ni war an hent bras. Hasta reomp buan o sonjal e vezimp dinec'h pa vezimp pellaet diouz ar c'hazern ha diouz an amezeien dangerus hon doa eno.

An hent a ziskenn ken na arruomp gant mogerious-krenv Verdun, izeloc'h eget Dor Sant Viktor. Aman ez eus eun tamm koad bihan hag a guzo ac'hanomp bepred keit ha ma vezimp o tremen. Siouaz ! gwelet omp bet bremaik gant silzigennoù ar Voched ha : zimm..... brrao ! zimm.... brrao : eur rigennad boulejou 88 o koueza e-touez ar gwez tro-dro d'eomp. Darn ac'hanomp en em daol en o gourvez, darn a gluch a-drek ar gwez, ha darn all a red war-bouez traou gwasa ma c'hellont. Daou botr a zo bet tapet hag a rank mont war o c'hiz d'ar c'hazern.

E traou ar c'hoad ez eus eur c'hroas-hent, hag eun archer en e zav oc'h evesaat an tremen. E penn an hent a gemeromp e welan eur skritel a zo merket warnan : « Le Cabaret ».

Bale a reomp atao. Tremen a reomp dirak patriou na reont nemet tenna e-pad an amzer, ken n'eo bouzaret an den ganto. Darn anezo a vez gwelet er parkeier, el liorzou, dindan ar gwez avalou, hep kleuz na toull ebet d'o c'huzet ha d'o gwardi.

An heol a boaz. Sammet omp ha redek a reomp. Tamm eo d'in spoutus. Ar c'houezen a ruilh diwar ma zal e-barz ma daoulagad hag a losk anezo. Hag eur zec'hed, bugale gaez ! Ar c'henta ar gwella ma vezimp arru er « c'habaret » mar d-eo he-man eun davarn ha ma van eun dra bannak ennan da eva.

Pa ran eur sell war ma lexc'h e welan c'hoaz kazern Bevaux war ar grec'hen ha bouilhou moged du damdost d'ezan. Fritz a zalc'h da zorna. En-dro da gaer ez eus nao silzigen, war-bouez pep a gorden, uhel uhel en aer. Ar re-ze a zo o vèsa hag a wel alese gant eul luneden kement tra a dremen e-ti an enebour.

Hon rengennad a laoska. Hini hag hini pe daou ha daou e valeer, aesoc'h e vez.

En tu dehou d'eomp ez eus eur blènen ledan, hogen en dorn kleiz e sav eun bosen hir hag uhe'. Honnez ec tosen Sant Mikael, emez ar Strat, en doa desket e garten araok dont. Er penn all d'an uhelen-ze ez eus gwintet eur c'hazern bras : kazern Marceau a vez graet anezan.

Ouz-eün d'eomp ez eus diou grec'hen all. An hini zehou a zo eur c'hazern war he gourre ivez : kazern Chevert. A-hont, avat, e kouez

traou. Sell 'ta : gwenn eo beg an dosen gant an obuziou o tarza warni, ha n'int ket reou vihan, diouz ar safar a reont.

Breman e krogont ivez da goueza en tu kleiz d'eomp. Setu aman eun tokad re vihan, re 77, koz traou fall, o strakal uhel en aer a-us d'ar park. Gwasa m'eo sot ar Voched : aze n'eus netra ebet. Da betra e stlabezont o marc'hadourez er giz-ze ?

Damen, avat, gwall dostaat a reont d'eomp. Daoust hag hen e vefemp bet gwelet gant an amprevaned vil-ze adarre ? Ya, 'm eus aoun, avat. En dorn dehou ez eus eun tamm kleuz, o veza ma 'z eo izeloc'h ar park eget an hent. Ha me d'ober eul lamm er park ha da skarra diouz ma gwasa evit pellaat buan diouz al lec'h danjerus-man. Dirakon ema Brière ha daou pe dri all o redek ivez evel gedon.

Sssssss.... ! Arru zo unan all. Ha me war ma c'hof, pek ouz ar c'hleuz 'vel ar vrinigen ouz ar garreg, da c'hortoz ar vouled da dremen. . Tremen end-eün ! N'eus ger ebet ganti da vont e-biou. Warnout-te eo e teu, Jul... En dro-man bepred out maro... Ema ez penn... Hag e-pad eun eilveden amzer, berroc'h eget n'hallan konta, e choman mot da c'hedal an Ankou, hep stourm tamm ebet em spered ouz youl Doue...

Rrrao !... Badaouet oun. Eur bern douar, flour ha pounner war eun dro, a ziruilh war ma fenn ha war ma chouk, mes n'oun ket tapet en taol-man c'hoaz. An obuz a zo aet en douar war vord an hent, war-dro eur metr eus ma fenn, hag o veza ma oan izeloc'h evitan, n'em eus bet droug ebet, rak an tammou a strink dalc'hmat en aer. Souezet kaer oun o welet n'oun ket lazet. — Fedamdoustek, 'vat, mabig, chans e teus bet. Ken tost-man d'it ne oa bet bouled kanol ebet c'hoaz ; hag ez eus bet kalz ez kichen koulskoude. Gallout a res trugarekaat Doue mar d-out beo c'hoaz.

Hogen n'eo ket a-walc'h ze. An obuz-man, moarvat, a zeuyo re-all d'e heul. An aoun a laka ac'hanon da zivata. Gwell eo derc'hel da vont. Siouaz, enn troad d'in zo sac'hed en eul luziaden orjal telefon. Kaer am eus en em zifreta n'oun ket evit en em zizac'ha. Hag an obuziou a gouez bepred wai-dro. Rankout a ran, mantret ma c'halon, chom em gourvez ken na vezo tremenet ar barr-man. Setu, pa baouezan da winkal, e tispeg an orjal diouz ma zroad anezo o-unan. O tudou gaez, ma welfec'h Jul o skarza !...

Goude eun tammig redaden e tigouezan lec'h m'eo arru ma c'hamaladed araok d'in, a-drek eun ti savet war vord an hent bras. Aze emaint oc'h ober eun diskwiz hag o tibri eun tamm bara gant eur vrigonsen kig bevin dindan o meud. E-kichen an ti ez eus eul louar goad a arru dour fresk ha mat enni dre eur gorzen. Lammout a reomp en-dro d'an dour evit eva ha peurgarga hon bidoniou a zo bet evet

banneou diouto en hent. Da c'houzout eo d'eomp pe vezo kavet dour pelloc'h pe na vezo ket.

An ti-man, a-hervez, eo a vez graet « le Cabaret » anezan. Pell a zo, moarvat, n'eus hostaliri ebet ennan. Breman e raer eur c'hlanvdi gantan. Aman e vez digaset an dud bet gloazet hag ac'hann e vezont kerc'het gant gweturiou pe gant kirri-dre-dan.

Setu emeur o lakaat eun Alaman gouliet en eur c'harr-dre-dan. Ha me o tostaat d'ezan da glevet gantan penaos ema kont el linen genta. Eur serjant eo eus an 132^{vet} a oa e Strasbourg araok ar brezel. Eun dra iskiz a-walc'h eo gwelet ez eo en em gavet ar rejimant-ze kenverha-kenver en tan gant ar 132^{vet} gall eus Reims. Fritz ne ra nemet termal ha truantal d'in : « O, ma Doue, emezan, gwasa brezel ! Me n'am oa c'hoant ebet da zont d'en em ganna, hogen ranket em eus dont. Me na gazan ket ar Fransizien. Holl omp breudeur. » Evel-se e leveront pa vezont prizoniet, kement hini a vez anezo, ken n'am bez hek outo. Falla gouenn-dud eo honnez, evel-kent, pa gomprenner. Pa vez gounid, e vac'h diouz he gwasa an hini a dap dindani. Ha pa vez koll, neuze, e vez klouar ha tano 'vel eur grampouezen.

Ar c'harr-dre-dan, pa 'z eo leun, a ya kwit. E-keit ha ma 'z omp adrek an ti e teu glao d'ober, a-greiz ma oa tomm an heol ha brao an amzer.

Beb an amzer e sklok eur pezh tenn, uheloc'h egedomp war-zu tosen Sant Mikael. « Aze, emez ar c'hlanvdiourien, es eus eur c'hanol mor hag a sko pell burzudus. » Pa denn, e ra eun drouz souezus evel eun taol horz o vrizilhoni eur pout-houarn bras potin hag an tammou o ruilhal gant ar foeltr.

Setu breman e tigouez pevar Alamant divac'hagn prizoniet ganeomp. Daou varc'heg a ya d'o c'has a-drek etrezek Verdun. Pa dremenont, n'oun ket evit miret a hopal warno : « Nach Paris, einsteigen ! » (Evit mont da Bariz, er wetur !). Ne reont van ebet, nemet derc'hel da vont hep teurvezout trei o fennou.

Mar ema ar brizonerien-ze o vont da Bariz, ni, avat, n'omp ket. Pell ac'hane. Pa 'z eo pemp eur, ez a ar gompagnunez en hent adarre. En dro-man, avat, e savomp d'al linen genta.

WAR DOSEN SANT MIKAEL

Glao a ra bepred hag an hent bras a zo goloet a fank gwen. Ez eomp war grec'h, gant tosen Sant Mikael, dre eun hent-karr lous ha distruj, ha prestik ez arruomp en eur vengleuz ledan, lec'h ema ar c'hanol-mor. Aman e chomomp a-zav eur pennad mat, n'ouzon doare

da betra, hag e welomp diskenn eur soudard bet tapet bremaik gant eun obuz boch hag a oa kouezet tostik d'ar c'hanol.

Seksion ha seksion e tostaomp breman da veg an dosen. A-hont e welomp t'ier gwen en eun tokad : ar re-ze eo kazern Marceau. Moked gwenn a zo a-us d'ezo e leiz hag an obuziou a glever o strakal enno hep paouez. Arru tost d'an nec'h, e raer d'eomp tremen hini hag hini, ha d'ar red, war eur pont bihan a zo savet dreist eun toufle doun ha striz. Aman, a-hervez, eo danjerus tremen, rak en toufle-man ez eus kuzet ne oar den pet mil obuz, ha just a-walc'h er momed-man e sko an enebour a-gleiz hag a-zehou d'eomp er brouskoad.

Mat, feiz, ober a reomp kement ha ker bihan ken e tap ganeomp arruout ez veo e-tal mogeriou ar c'hazern. Aman ez eus bodet eur vandennad paotred koz, labourerien ha kravazaterien. Mont a reomp da gluch en o c'hichen hag e'chomomp da ziskwiza, da c'hortoz ken na vezo tenval ; anez, e vefemp gwelet gant silzigennoù ar Vochee o treuzi war c'hourre an dosen.

Anat eo e tostaomp ouz an tan : stankaat a ra an obuziou. War ar c'hazern e gouez peziou traou spoutus, a zeu war-nij, en eur yudal vel loened dianket eus an ifern, ken a gren ma diouhar dindanon 'vel ha pa vefent war orjal. Ha pa strakont 'ta, Gwerc'hez Vari ! An dourni a vouzar ac'hanomp ; an douar a hij ; er porz e klever ar-mogeriou o tont d'an traou a-bez hag ar skolped dir strinket en aer oc'h adkoueza endro d'eomp, war an douar glep.

Kaer en devez an den beza boaz ouz ar c'hoari-man, bepred e vez spouonet gant an obuziou bras. Ker spoutet e vezer, ker mantret e vez spered an den ganto, ken e hunvreer enno zoken. N'eo ket hep abeg e klever ar soudarded a vez bet en tan o konta ken alies diwar benn an obuziou a vez bet tarzet en o c'hichen.

Pa vezer evel-se dindan ar ganoliadeg e vez diaes sonjal gant poell ha gant evez en traou all, ha heuilha ar sonjezonou hep c'houita. Ar spered ne vez mui en e frankiz. Kalz a dud a vez trec'h o c'horf d'o spered er c'houlziou-ze, ha n'eo ket souezus. Evit kas e gorf lec'h ma c'hourc'hemenn e goustians, e ene, e rank eur galloud krenv meurbed dont da harpa an den, eur galloud diavaez alies : ar greden en Doue, ar sonj en Dlead, ar vez o chom a-drenv, gourc'hemen start eun ofiser a zenter outan dre nerz ar voazamant, pe c'hoaz ar vezvamant a zav er penn koulz war-lerc'h ar gwad ha war-lerc'h ar gwin.... Ha pa zigouez d'e ziouhar c'hoantaat krena, e Zoue, e Vro, e Dud a gennerz kalon ar Breton, hag ar Breton, hep damanti d'e boan, a gerz war a-raok, bepred war a-raok !

(Da heuilha).

J. GROS.

BIBLIOGRAPHIE

(Il n'est rendu compte que des ouvrages qui auront été adressés au Rédacteur en chef de la Revue).

Camille Le Mercier d'Erm : **Nos poètes**. Jean Michel Renaitour, aviateur lyrique. Editions littéraires « Les Argonautes ». MCMXVIII. 1 franc.

M. Camille Le Mercier nous présente avec enthousiasme dans cette brochure l'œuvre de début du poète J.-M. Renaitour « aviateur lyrique ». Ce dernier n'est pas breton, mais, à certains moments, M. Le Mercier d'Erm l'est si peu lui-même qu'on s'explique assez facilement cette sympathie ; du reste, nous notons chez le jeune poète et son parrain les mêmes caractéristiques : maniement aisé et élégant de la langue, amour des idées outrancières et vagues. M. Le Mercier d'Erm est féministe, pacifiste et séparatiste en Bretagne ; du moins, il l'a été, mais, en tout cas, on peut faire remarquer à l'un et à l'autre que la forme après tout ne doit être que l'expression d'idées mûries et qu'il ne faut pas lui sacrifier le fond. Personnellement, nous n'avons aucune sympathie pour les paradoxes et les belles phrases creuses.

Emile Gilles : **Le Petit Poilu du Faouët**. Préface de Charles Le Goffic. Illustrations de J. Bouchaud. Imprimerie Ch. Anger, Pontivy, 1 fr. 50.

Voici au contraire un travail dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui sont à la fois bons Bretons et bons Français. Notre ami, M. E. Gilles, rédacteur en chef du *Journal de Pontivy*, nous y conte avec émotion l'odyssée de Jean-Corentin Carré, engagé volontaire à 15 ans et 3 mois, et tombé glorieusement à l'ennemi à l'âge de 17 ans.

Le Conseil général du Morbihan s'est honoré en inscrivant à son budget une somme de 500 francs pour permettre de répandre dans les écoles la vie de ce noble enfant, breton de langue et de sentiments, qui a donné — sans phrases celui-là — son sang pour le salut de la petite et de la grande Patrie.

Emile Gilles : **Au Cœur de la Bretagne**. — Saint-Caradec, Trégomel et Kernascléden. Imprimerie Anger, Pontivy.

Excellente étude qui ne dépare pas la collection si précieuse de renseignements que M. Gilles publie sous le titre *Au Cœur de la Bretagne*.

Philéas Lebescue. Série d'articles et d'illustrations sur le poète paysan. Edition de la Revue littéraire des Primaires : 3 fr.

Cet intéressant recueil nous présente la curieuse figure de Philéas Lebescue, paysan authentique du pays picard et littérateur de talent. Ce cultivateur a brisé les cadres rigides de son horizon restreint et s'est intéressé à la littérature et à la langue des petites nations : Grèce, Serbie, Portugal. Il a même appris le breton et s'est servi de son propre dialecte picard. Il nous rappelle beaucoup les poètes ruraux et ouvriers de Galles et son cas est un exemple à donner à nos bardes populaires bretons.

Le dernier article du recueil est dû à M. Le Mercier d'Erm qui, entre autres choses, y fait des remarques assez justes.

Moelona. **Bugail y Bryn** (1) Messrs E. W. Evans, Dolgellau (Cymru) 2/6.

Touchante histoire d'un jeune pasteur nonconformiste de la région montagnaise du Pays de Galles qui lutte contre un amour de femme pour se consacrer plus entièrement à Dieu. Ce livre est écrit dans une langue riche, mais sobre et nullement affectée ; la psychologie en est très fine et très juste ; quant aux descriptions de la vie campagnarde galloise, elles sont d'une exactitude frappante et dénotent chez l'auteur un

(1) Le Pasteur de la Montagne.

rare don d'observation et d'expression, ainsi qu'une bonne foi que l'on est heureux de rencontrer chez une patriote galloise aussi convaincue que Moelona. Et le patriotisme est parfois partial.

Il nous semble bien qu'Owen Ellis, le jeune pasteur héros du livre, est un de ces nombreux catholiques sans le savoir, qui sont si nombreux en Galles ; quoiqu'il en soit, c'est une figure sympathique ainsi que Gwen, la délicieuse jeune fille à laquelle l'amour réserve de si cruelles épreuves.

Une seule critique, et encore n'en est-ce peut-être pas une. Il me semble que l'auteur, suivant en cela l'exemple de nombreux écrivains d'outre-Manche, abuse dans les conversations du dialecte local du Sud-Ouest du Pays de Galles. Evidemment, il y a là un scrupule d'exactitude, mais d'un autre côté, on peut dire que c'est rendre ainsi la lecture assez pénible aux Gallois des autres régions et, personnellement, je ne conseillerais jamais aux écrivains bretons de suivre cet exemple.

Quoiqu'il en soit, *Bugail y Bryn* est certainement du nombre de ces romans que l'on aime à relire et une langue qui produit de tels livres est assurée d'un bel avenir.

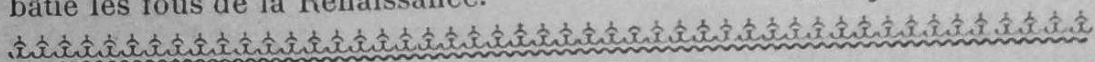
P. MOCAER.

Le Retour au Celtisme. — La revue *L'Enseignement Chrétien*, organe officiel de l'Alliance des Maisons d'Education Chrétienne, a commencé dans son numéro de mars une série d'études fort bien documentées sur nos influences *ethniques* et *linguistiques* françaises. L'auteur, M. Gustave Ramette, professeur à l'Institution Saint-Joseph, d'Avignon, conclut dans le sens des Celtisants sérieux, à savoir : 1° que le fond ethnique des habitants de la France actuelle est gaulois, celte et non romain ; 2° qu'à l'époque de la conquête des Gaules par Jules César, il y avait une civilisation gauloise supérieure à la civilisation romaine de la même époque : industrie très développée, commerce rayonnant dans toute l'Europe grâce aux *routes gauloises*, qu'à cause de quelques pavés qu'y mirent les Romains, nous appelons improprement voies romaines ; 3° que l'influence romaine en Gaule n'est pas plus certaine que l'influence franque, burgonde ou wisigothe ; 4° que le latin populaire, d'où est sorti la langue française actuelle, est fortement imprégné de racines celtiques,

Et aux Romanisants, coûte que coûte, toujours prêts à glapir, quand avec courage un érudit se dresse pour battre en brèche les théories chères à leurs cœurs, M. Ramette cite des kyrielles de mots et de faits pour étayer sa thèse.

Le Romano-Germanisme intellectuel et linguistique s'en va. Le mouvement celtique parti de Bretagne, fait tache d'huile à travers le vieux sol des Gaules. On commence à dire partout que c'est nous qui avons raison : et les Celto-Bretonnants seront reconnaissants à *L'Enseignement Chrétien* d'avoir été la première revue pédagogique à rentrer dans la vérité historique en démolissant la vieille citadelle romaine que nous avait bâtie les fous de la Renaissance.

François JACOB.



CHRONIQUE

BRETAGNE

Le Droit des Langues et la Liberté des Peuples. — La déclaration de M. de l'Estourbeillon continue à recueillir de nombreuses et précieuses adhésions. C'est ainsi que l'on peut enregistrer celles du Maréchal Foch, des évêques de Bretagne ou originaires de notre pays et de nombreuses personnalités.

Peintres d'Armor. — Le vernissage aura lieu le 4 avril, à 2 h., rue de la Ville-Évêque, 15 Paris, sous le haut patronage du Ministre des Beaux-Arts et de M.A. Dayot, inspecteur des Beaux-Arts et des Musées.

Mlle Jeanne-Marie Barbey, présidente effective, convie les directeurs de revues bretonnes paraissant à l'heure actuelle ou ayant cessé depuis la guerre à lui envoyer les deux derniers numéros. Elle présente la même requête aux auteurs qui

voudront bien adresser deux exemplaires de leurs dernières œuvres, en français ou en breton. Les revues et livres exposés sur des tables ne peuvent que faire connaître notre mouvement, en plein milieu artistique.

Congrès National de la Ligue de Représentation professionnelle et d'Action Régionaliste. — M. Jean Hennessy, député, président de cette Ligue, nous informe qu'elle tiendra à Lyon, les Dimanche et Lundi de Pâques (20-21 Avril), un Grand Congrès National.

Les questions qui y seront traitées sont les suivantes :

1^{re} question : — Les conséquences de la Victoire. — La nécessité de l'organisation régionale. — Discussion de la proposition élaborée par la Commission de la Chambre des Députés.

2^e Question : — La Géographie des Régions. — Discussion de la carte des Régions.

3^e Question : — La situation financière de la France. — Les dangers de l'inflation des budgets futurs dans l'Etat centralisé. — Les moyens d'y parer. — La manière de sauver les Finances nationales et le Crédit public par le budget régional.

4^e Question : — Rapport sur les propositions soumises au Congrès par les Délégués parvenir à M. le Secrétaire de la Ligue de Représentation Professionnelle et d'Action Régionaliste, 1, rue Euler, à Paris, avant le 10 avril 1919.

Nous espérons que les représentants de la Bretagne à ce Congrès sauront insister sur la nécessité absolue de respecter l'intégrité territoriale de notre pays dans toute organisation régionale de la France.

Groupe régionaliste breton (Association de la Jeunesse de Bretagne).
Le 25 mars, les membres non mobilisés de Rennes du Groupe Régionaliste Breton se sont réunis sous la présidence de M. Job de Roince, président. Après une courte allocution du Secrétaire Général du Groupe, M. Maurice Marchal et de M. J. de Roince, ils ont décidé de fonder à Rennes une Section du Groupe Régionaliste Breton et ont nommé un bureau ainsi composé : Président : Yann Ben Keth ; Secrétaire : Erwan Marchal, frère du Secrétaire général du groupe. Il serait désirable que la jeunesse de Bretagne suive l'exemple donné par la jeunesse rennaise en se ralliant au G.R.B. et en constituant dans les villes bretonnes une série de sections fortes et actives pour développer l'amour de notre patrie bretonne.

Le G. R. B. s'adresse non seulement aux étudiants, mais à toute la jeunesse de Bretagne sans distinction de professions.

ALSACE - LORRAINE

Des essais intempestifs de centralisation ont eu pour résultat de créer dans nos provinces recouvrées un mécontentement assez vif et le Gouvernement a dû faire machine en arrière. Nous souhaitons que dans l'intérêt de la France nos politiciens se mettent enfin à faire un peu de régionalisme pratique. Quoi qu'il en soit, les Alsaciens-Lorrains, conscients de leur force et de leurs droits et forts de leur indiscutable patriotisme, sont fermement résolus à faire respecter leurs libertés.

Nous suivrons en Bretagne ce bon combat avec soin, étant persuadés que le retour à la France des provinces volées, sera le point de départ d'une ère de réorganisation rationnelle du pays.

GRANDE-BRETAGNE & IRLANDE

La situation en Irlande n'a guère changé. Notons toutefois qu'une Convention de la race irlandaise aux Etats-Unis a demandé au Président Wilson d'intervenir au Congrès de la Paix en faveur des revendications de l'Irlande et que la Chambre des Représentants a émis le même vœu à une forte majorité.

Les prisonniers Sinn-Feiners sont relâchés peu à peu ; ceux qu'on ne relâche pas assez vite s'évadent dans des circonstances romantiques qui ne laissent pas de faire jouer à l'Angleterre un rôle assez ridicule.

P. M.

CHRONIQUE MARITIME

Nos ports bretons se ressentent du malaise général ; à Brest, notamment, les arrivages sont presque nuls et ce calme a permis de commencer à faire diminuer l'encombrement des quais ; des équipes de prisonniers de guerre, sous la surveillance de soldats américains, enlèvent les sacs de boue et leur travail montre ce que l'Exploitation du Port aurait pu et dû faire depuis longtemps.

Dans tous les autres ports le matériel roulant continue à faire défaut, et sous la pluie on continue à stocker sur les quais, des denrées dont l'apport dans le commerce pourrait probablement contribuer à faire diminuer la cherté de la vie.

RAZ AR PORZ.

WORMS & C^{ie}

Armateurs

34, Quai de l'Ouest - BREST

Service entre Bordeaux, Nantes, Brest, Le Havre, Boulogne, Dunkerque, Anvers.
Services côtiers Brest, Audierne, Douarnenez, Concarneau, Lorient, Consignation, Transit, Manutention
Pour tous renseignements, s'adresser à Brest, 34, Quai de l'Ouest.

Apprenez à parler et à écrire correctement
VOTRE langue et achetez :
**LA LANGUE BRETONNE
EN QUARANTE LEÇONS**
par François Vallée, 5^e édition, revue et augmentée, 3 fr., 3 fr. 25 franco. Méthode simple, pratique et rapide. Imprimerie St-Guillaume, St-Brieuc, et chez tous les libraires de Bretagne.

Un exemple à suivre en Bretagne
P. Mocaër

L'Enseignement bilingue au Pays de Galles
avec préface de J. Loth
Professeur de Celtique au Collège de France
Prix, 0 f. 50 ; franco, 0 f. 55. S'adresser à la Revue

L'UNION AGRICOLE & MARITIME

Organe Régionaliste Breton paraissant le dimanche.
Publie de nombreux articles en breton et d'intérêt régionaliste.
Directeur : Léon Le Berre, Quimperlé.

Abonnements ; (1 an) 5 fr. Finistère et départements limitrophes : 6 fr. Autres départements : 7 fr. Colonies et étranger : 11 fr.

Aveit diskeln er BREHONEG,
Aveit diskeln er len, aveit diskeln er skriù,
n'en des livr erbel guel eit

LE BRETON USUEL

groeit get LORIZ HERRIEU
Gramér, roll-girieu ha devizeu. 8 rel ha deu
vlank dré er bost, Eil er havouit, skriuet de
Vurèù DIHUNAMB, 54, Rue de la Comédie,
Lorient.

POUR TOUTS TRAVAUX D'IMPRIMERIE

Éditions, livres, brochures, imprimés de
commerce et de publicité

Adressez-vous à

L'IMPRIMERIE LAJAT

31, Rue des Fontaines - MORLAIX
et vous aurez satisfaction

GUÉRANDE - JOURNAL

Organe d'intérêt Local et Régional, paraissant le
Samedi, le plus fort tirage des Journaux de la
Presqu'île Guérandaise, le Numéro 10 centimes ;
Abonnement : Ville de Guérande, 5 fr. ; Loire-
Inférieure et Départements Limitrophes, 6 fr. ;
Autres Départements, 7 fr.

Si vous voulez être au courant du mou-
vement régionaliste breton, lisez :

LA QUESTION BRETONNE

Régionalisme et Nationalisme
par P. Mocaër

Prix, 0 f. 50 ; franco, 0 f. 55. S'adresser à la Revue.

AR BREZEL, (Notennou diwar-benn
ar Gelted koz) gant MEVEN MORDIERN hag
ABHERVÉ.

Y RHYFEL (Nodiadau am yr hen Gel-
tiaid) wedi ei gymreigio gan P. MOCAER
a D. RHYS PHILLIPS.

TEXTES BRETON ET GALLOIS

Prix, 1 f. 50 ; franco, 1 f. 60. S'adresser à la Revue.

KROAZ ar VRETONED

Gazeten sizuniek skrivet pen-da-ben e brezoneg.
Embannou kemwerz ha koumananchou :
an ao. H. Mlard, 27, bali Charner, Sant-
Brieg, a zigemer ané.

Priz ar c'houmananchou : 16 real ar bloaz
evit Breiz ha Bro-C'hall ; 2 skoed evit ar
broiou estren.

CRÉDIT LYONNAIS

Capital 250 millions entièrement versé

AGENCES DE BREST ET DE MORLAIX

Toutes opérations de Banque et de Titres

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Vient de Paraître

EN LANGUE GALLOISE

P. MOCAER

TUEDDIADAU LLENYDDIAETH LLYDAW

DYLANWAD CYMRU A'R WERDDON.

Pris 3 ceiniog drwy'r post. — Prix 30 centimes franco